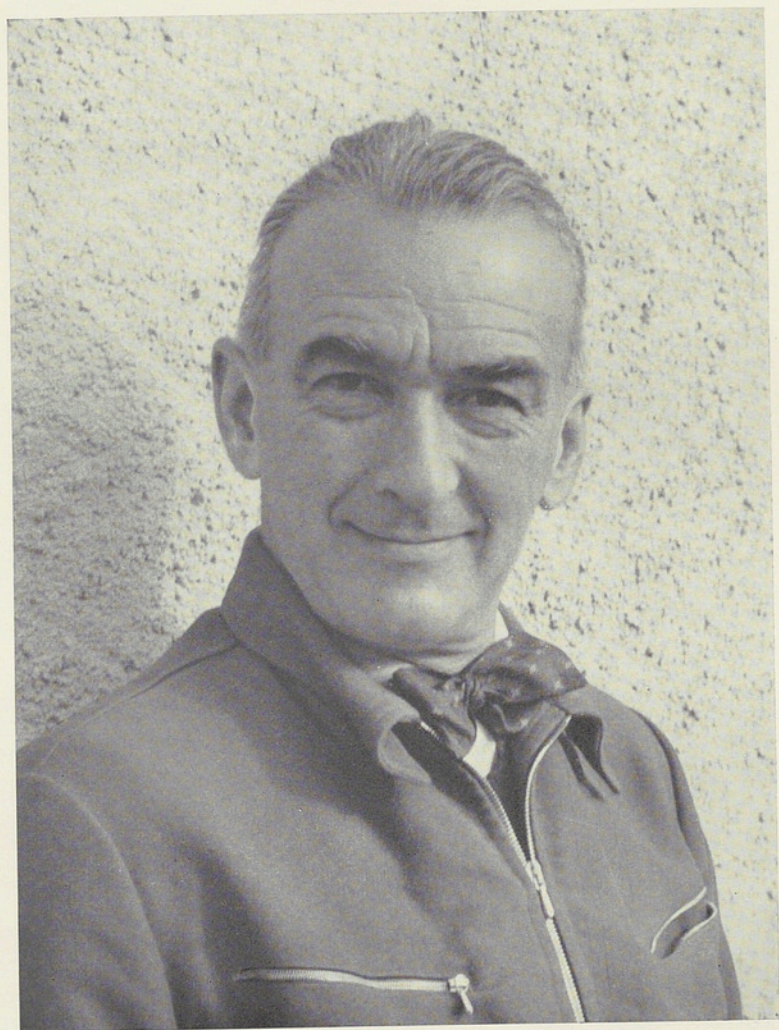


# JEAN BINET

17 octobre 1893 - 24 février 1960

NYON  
1961



Jean Bizinet.

Nekr B 200

# JEAN BINET

17 octobre 1893 - 24 février 1960

*Chantez à l'Éternel un cantique nouveau !*

*Louez-le au son de la trompette !*

*Louez-le avec le luth et la harpe !*

*Louez-le avec le tambourin et avec des danses !*

*Louez-le avec des instruments à cordes et le chalumeau !*

*Louez-le avec les cymbales sonores !*

*Louez-le avec les cymbales retentissantes !*

*Que tout ce qui respire loue l'Éternel !*

Psaume CL.

*Souvenirs*

IL avait un peu plus de vingt ans lors de notre première rencontre, un après-midi d'été 1914, à Sécheron, dans la foule qui venait d'acclamer la *Fête de Juin*. Je sais que je remarquai aussitôt la tenue très droite de Jean Binet, son port de tête, le visage bien dessiné, franc, un peu distrait. Nous échangeâmes quelques mots puis il s'éloigna, d'une démarche élastique, presque ailée. Cette image de lui est, pour moi, toujours restée vraie.

Peu après la guerre éclata. Or Jaques-Dalcroze avait aussitôt — comme Hodler et quelques autres — publiquement coupé les ponts avec l'Allemagne : il y abandonnait, non sans un profond sacrifice, la large Ecole et le Théâtre créés pour lui à Hellerau par l'enthousiaste générosité des frères Doorn. Genève accueillit le retour du maître et sa rythmique. On organisa tant bien que mal un lieu de travail provisoire dans les salles de l'*Hôtel du Lac*. C'est là que je vis un jour Jean Binet, mon cadet de quelques années, parmi les rythmiciens et rythmiciennes en maillot noir. Il y commençait des études et les mena jusqu'au degré supérieur, le diplôme

de la méthode Jaques-Dalcroze. Après un stage à l'École de Paris il enseigna à New York, à Cleveland puis à Bruxelles.

Dans ce milieu juvénile et fervent de l'Institut, à Genève, Binet eut d'emblée une place particulière; ses dons musicaux, d'abord, sa finesse, une sorte de noblesse dans la simplicité y poétisaient — si je puis dire — son caractère, ses gestes et parfois jusqu'à la vigueur aérienne de ses bonds ! En outre, jamais condisciple ne fit moins étalage de ses supériorités diverses. Bien au delà des camaraderies, Jean Binet noua là des amitiés qui durèrent toute sa vie.

Cependant, il poursuivait, avec d'autres maîtres encore, Ernest Bloch, Templeton Strong, Montillet, son travail de futur compositeur. Là était son objectif essentiel. Mais, de même que, plus tard, Frank Martin, je pense que Binet reconnut toujours ce que sa jeunesse dut au rayonnement du créateur de la rythmique.

Or, une après-midi d'arrière-automne, après l'une de ses leçons, nous sortîmes ensemble et marchâmes jusqu'au lac. Sans doute n'avons-nous guère parlé — lui surtout, si peu bavard ! — mais une immédiate intuition peut favoriser, mieux que des mots, le cheminement de la sympathie. Le même soir, sans s'annoncer, Jean Binet vint me trouver chez moi, comme en flânant (cela d'ailleurs lui ressemblait assez). Un entretien sans objet défini se prolongea et je sentis tout de suite que cette présence m'apportait une délicate éclosion de confiance et, même à peine exprimées, les nuances d'un cœur et d'un esprit. Souvent d'une drôlerie imprévue,

sa malice brillait quelques secondes, puis s'effaçait, une étincelle demeurant seule dans les beaux yeux bruns. Cette autre image-là elle aussi, et cette sensation, je les retrouvai toujours, auprès de lui.

Pourtant, je ne prévis pas, alors, combien nous deviendrions proches, ni tout ce que cet ami donnait, sans avoir l'air de s'en douter. Bien qu'il ne posât jamais une question intime, on le sentait prêt à écouter et à comprendre sur-le-champ. Certaines fidélités sont exigeantes, ombrageuses même : la sienne se montrait par l'imprévu d'une attention, une parole brève et presque timide, la pression de sa main à la fois dure et douce. Ou bien c'était une lettre comme fortuite, mais opportune — ou encore un regard direct qui aussitôt retournait à des songes. Pudeur à l'égard des sentiments d'autrui comme des siens propres. Mais rien ne lui échappait de ce qui fait l'espoir, la joie ou la peine d'un ami.

D'autres que moi, et autorisés, définiront les caractères et mérites de son œuvre. Plus ample que beaucoup ne le savent ici, elle s'est imposée de plus en plus, au concert d'orchestre, à la scène, à la radio et cela bien au delà de notre pays. Avant-hier en Italie, hier à Mézières, demain sans doute à l'Opéra de Paris. Il en parlait peu; parfois moins, peut-être, que de son jardin... Il ne se commentait pas lui-même complaisamment. Sa musique me semble avoir été la confidente quotidienne d'un être diversement sensible et comme chatoyant : sentiments à peine avoués, esquisse de la douleur, passage

de la mélancolie ou de la gravité — ou bien, un fil de fraîcheur bucolique. Des touches d'humour aussi, car ce rêveur laborieux aimait à rire. Un rire sans éclat — discret, encore...

N'ignorant rien des ressources de son art, il ne s'est pas, je pense, laissé conduire par des recherches trop visiblement intentionnelles et novatrices ou par quelque *a priori* de la création. L'on n'est original que sans le vouloir. Il le savait.

Tel qu'il fut, tel qu'il est, Jean Binet a gagné l'estime de ses pairs et de ses aînés : celle d'Honegger, de Nadia Boulanger, de Poulenc, de Darius Milhaud, de Sauguet, de Sessions, de Dallapiccola, de Frank Martin, de Paul Sacher et de tant d'autres — et l'agissante amitié d'Ansermet, en tout premier.

Mais me voilà bien aventuré dans un domaine qui m'est en somme interdit... Je puis, en revanche, évoquer d'autres dons, peu connus, de Jean Binet. Juste au sortir du scoutisme, ce grand garçon sportif, allègre, montra la prestesse de son crayon en des croquis d'une malicieuse vérité. Plusieurs d'entre nous y furent fixés au vol, avec une gentille désinvolture; il illustra ainsi les *Cahiers de l'Instructeur Harry*, toute petite œuvre de notre cher Pierre Girard, autre éclaireur de ce temps-là. Le dessin, la peinture — aux côtés de cette autre artiste, Denise, sa femme — Jean Binet les fit participer à sa vie, sans erreur de jugement. Là encore, bien qu'ayant le goût des hardiesses, il prouvait son indépendance. De même, ce m'était chaque fois un plaisir de l'entendre me citer ses lectures. D'instinct, sa



culture, un peu dispersée il est vrai, distinguait la qualité. Dans son univers secret, les élus témoignaient en faveur de son intuition. J'aimais à parler avec lui des poètes; il sut choisir ceux que sa musique pouvait le mieux servir sans désaccord ni abus...

Durant de longs mois — ses derniers — il se montra, dans la souffrance comme en toutes choses, d'une silencieuse dignité. Il ne m'avoua son inquiétude, sa clairvoyance, qu'une ou deux fois, très vite, comme en une boutade. Ayant, toute sa vie, réussi à ne point peser sur ceux qu'il aimait, il a fidèlement continué. Ainsi, au dévouement parfait de celle qui l'a d'heure en heure assisté, il donnait, sans rien dire, du courage.

Quelques images du souvenir, parmi tant d'autres, me sont revenues, présentes au point que cet ami m'a paru à peine un absent. Au point même que, si je ne l'avais vu si longtemps immobilisé, creusé et comme détruit peu à peu en son corps par la maladie, puis dans le suprême silence de l'adieu, je me surprendrais à croire qu'il s'est seulement éloigné de nous un moment, alerte et jeune de nouveau. Et que Jean va nous revenir, un doigt sur les lèvres où flotte un infime sourire, puis que nous allons entendre quelques mots de sa voix un peu voilée qui, une fois de plus, nous irait au cœur. Mais hélas !...

JACQUES CHENEVIÈRE.



LES amis de Jean Binet le savaient atteint d'une maladie qui ne pardonne pas, bien que toutes les ressources les plus récentes de la médecine aient été mises en œuvre par les médecins. Mais le brusque dénouement de cet état nous bouleverse tous et nous plonge dans une affliction qui rend la parole difficile.

Il y a quinze jours, il a pu assister encore à une répétition d'une de ses œuvres jouée à notre dernier concert d'abonnement. Brusquement, hier, son état s'est aggravé et il s'est éteint doucement ce matin.

Jean Binet était un de nos musiciens les plus fins, les plus délicats, les plus originaux et certes il n'avait pas encore dit tout ce qu'il avait à dire, c'est pourquoi la gravité de sa maladie nous avait fait à tous tant de peine.

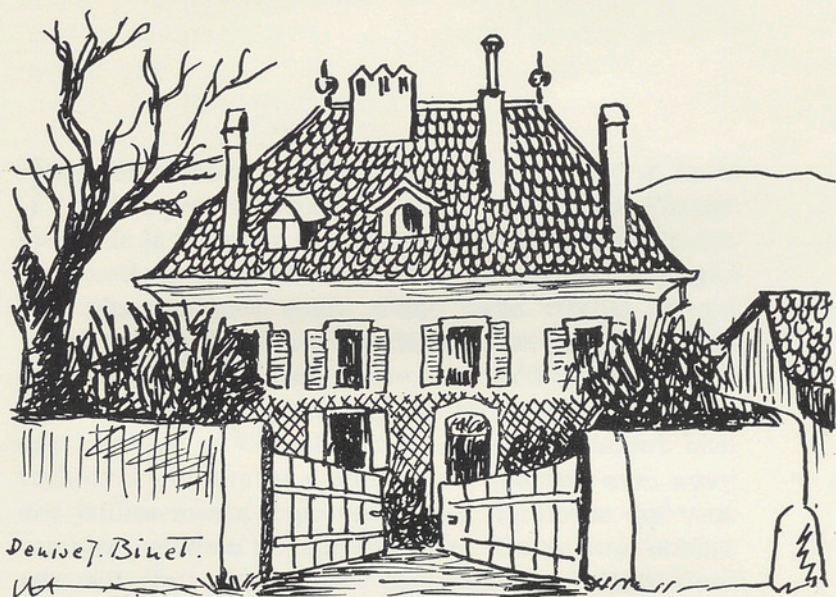
Son œuvre nous reste et notre public aura encore à la connaître et à en apprécier l'extrême sensibilité, très caractéristique de notre race et de notre paysage. L'une de ses œuvres importantes, une cantate écrite

---

Prononcé à Radio-Genève le jour de la mort de Jean Binet, le 24 février 1960.

sur des vers de René Morax pour la Fête fédérale de chant qui aura lieu à Genève en juin prochain, sera donc l'objet d'une exécution posthume. Pour aujourd'hui, celui qui vous parle ne peut que se faire le porte-parole de ceux qui savent la valeur de son œuvre et qui, en exprimant à la famille qu'il laisse derrière lui leurs profondes condoléances, rendent hommage à la fois à l'homme, au musicien et au noble artiste qu'il a été.

ERNEST ANSERMET.



Maison de Jean Binet.

Trélex - Vd.

JEAN Binet nous a quittés. Il faut se le dire et se le redire pour arriver à le croire, tant il était l'image même de la vie pour tous ceux qui l'ont connu et aimé. Mais cette expression si rebattue, si souvent employée pour des hommes doués d'une forte vitalité et qui firent preuve d'une activité débordante, prend avec lui une signification tout autre, car s'il était l'image même de la vie, c'était celle de la vie naturelle, avec des lenteurs et des hésitations que connaissent bien tous ceux qui aiment à soigner des plantes, avec aussi des jaillissements imprévus et des floraisons qui vous comblent soudain de leur splendeur. On ne peut oublier que, s'il était musicien et compositeur, il était aussi jardinier avec amour et pêcheur avec passion. Cela représente beaucoup de patience et implique un esprit qui compte avec le temps et avec des forces étrangères à lui-même. C'était un de ses charmes, qu'il n'eût jamais l'air pressé. Un de ses charmes, oui, car il en avait de toutes sortes et qui, tous ensemble, formaient ce que l'on appelle « du charme ». Il n'y a rien qui se laisse

---

Prononcé à Radio-Genève, le 24 mars 1960.

plus difficilement saisir : un sourire, un éclat de gaîté, une ombre de rêverie mélancolique, et l'on était conquis. Il avait plus d'amis qu'homme au monde et savait leur garder son amitié.

En véritable artiste, son intelligence était intimement liée à sa sensibilité, et cela explique qu'il pût, parfois, paraître quelque peu indécis. Par nature profonde, il redoutait les décisions trop rapides, sa sensibilité lui faisant pressentir qu'il y avait sans doute encore un chemin moins abrupt, une solution plus nuancée que le temps seul pouvait amener à découvrir. Il aimait raconter une anecdote sur son vieux maître Otto Barblan, pour lequel il gardait entières son affection et son admiration. Dans une commission, on avait posé à Barblan une question toute pratique à laquelle il avait répondu : « C'est selon ! » Et l'on sentait que Binet, à travers son humour, avait une sorte de sympathie pour cette réponse, et que son esprit si nuancé sentait fortement tout ce qu'il y a de « C'est selon » dans toutes sortes de décisions à prendre. Son humour s'attaquait-il alors aux indécis ou aux trop décidés, lorsqu'il racontait cette histoire ? Peut-être à tous à la fois... et peut-être encore à lui-même.

Des années durant, nous nous sommes rencontrés régulièrement aux séances du comité de l'Association des Musiciens suisses. Elles avaient lieu à Zurich, presque toujours, et nous revenions ensemble, nous disant mutuellement tout ce que nous aurions aimé dire en séance et que nous avions préféré taire, et admirant souvent de merveilleux couchers de soleil sur le lac de

Bienne ou de Neuchâtel. Comme je le sentais là plus proche des beautés de la nature que de tous les problèmes d'organisation professionnelle... Ainsi, une vieille amitié et bien des goûts semblables nous liaient. Mais, comme compositeur, je ne l'ai jamais connu que par ses œuvres. Comme la plupart des compositeurs, mais plus encore que tous les autres, il était secret sur son travail de composition et ne disait en général même pas à quelle pièce nouvelle il travaillait. Il y avait là une sorte de pudeur et comme un instinct de défense vis-à-vis de toute influence étrangère, de sorte que la conversation n'abordait jamais les questions intimes qui peuvent préoccuper un compositeur. Que ce fussent les problèmes techniques de forme, de langage ou d'instrumentation, ou le choix d'un texte à mettre en musique, jamais il ne livrait quoi que ce soit de l'intimité de son travail. Mais comme il savait vibrer à la révélation d'un chef-d'œuvre nouveau, je l'ai bien vu lorsque nous eûmes l'occasion d'entendre à Bâle Bartok lui-même jouant avec sa femme sa *Sonate pour deux pianos et batterie*. Durant tout le voyage de retour, nous n'avons parlé que de cela.

S'il ne parlait pas de ses œuvres, au moins pouvait-on les entendre, trop rarement à mon gré, le plus souvent aux fêtes de l'Association des Musiciens suisses, mais aussi, parfois, aux concerts de l'Orchestre romand. Il semble que, dans ses œuvres symphoniques, Binet ait exprimé plus particulièrement le sentiment très vif qu'il avait de la nature. Ses œuvres symphoniques ne me semblent ni des constructions musicales au sens des



symphonies de Mozart, par exemple, ni des effusions lyriques ou des drames psychologiques comme tant de symphonies plus tardives. Au vrai, ce sont des paysages, mais sans aucune intention descriptive, et ces œuvres ont tout le charme de sa propre nature poétique. Tout autres sont ses mélodies, celles pour ténor et quelques instruments sur des textes de C.-F. Ramuz et les deux séries de chansons sur des poèmes de Jean Cuttat, *Les Chansons du Mal au cœur* et *L'Or perdu*. Là, c'est l'homme lui-même qui est en jeu, ce sont ses douleurs, ses angoisses, ses espérances qui s'expriment. Et si le lyrisme de Binet garde toujours une certaine retenue, une distinction qui lui était profondément congénitale, cela ne l'empêche nullement d'aller jusqu'à l'émotion, et même jusqu'à l'émotion déchirante. Maintenant que l'homme n'est plus parmi nous, maintenant que nous sommes privés de l'ami très cher, c'est dans ses œuvres que nous retrouverons son charme pénétrant et, jusque dans l'expression de la douleur, son sourire.

FRANK MARTIN.

JEAN Binet était exquis, sensible, profond. Sa vaste culture avait quelque chose d'aristocratique. Plutôt que de s'afficher, elle choisissait le plus souvent de se cacher, de s'effacer. Sa modestie était une forme adoucie de sa suprême dignité.

Tant de pudeur ne faisait que rendre plus sensible la vigueur de l'intelligence et la chaleur de ce cœur toujours prêt à s'ouvrir, pour donner, et recevoir.

Par sa présence, par sa parole, par son silence même, car il avait la faculté d'écouter et d'entendre, Jean Binet mettait d'emblée son interlocuteur à l'aise. Il répandait autour de lui des trésors de gentillesse, humaine, compréhensive et l'on découvrait en soi tout ce qu'il y faisait surgir, dans son désir de ne rien perdre, de ne rien négliger, de ce qu'il se pouvait que vous fussiez.

Rien de concerté dans son attitude. Tant d'attention n'était qu'un reflet de son respect. Il respectait les êtres et les choses, par instinct et parce que rien n'était sans importance à ses yeux. Il accueillait la vie avec une attention sans cesse en éveil. Ce respect, cette conscience, cette intégrité, cette sensibilité, nous les

retrouvons dans le musicien, quelle que soit la forme qu'ait prise sa pensée. Elle se modifiait, évoluait, les traits essentiels demeuraient, assurant l'unité d'une production si diverse. Les beaux textes, choisis avec un goût infailible, nous disent l'étendue de la connaissance, de la curiosité, de la perception poétique de Jean Binet.

Le naturel qui caractérisait l'homme se retrouve dans toute son œuvre. Le moment viendra d'en parler comme il se doit et de dissocier l'une de l'autre. Mais Jean Binet vient seulement de nous quitter : ne faut-il pas retenir les images que d'autres ne pourront plus voir ? Avant que son œuvre ne se détache de lui pour toujours, dire à quel point elle le représente et le reflète ; lui, si noble, et si charmant. On ne pouvait l'approcher sans être frappé par sa personnalité. Qui de nous peut oublier sa haute stature fine, mais vigoureuse, son regard d'une grande douceur, extrêmement attentif, son sourire plein de bonté, spirituel à ses heures, ses belles mains nettes, solides, son geste accueillant, sans familiarité toutefois, tous ses traits où se lisaient l'intelligence, le cœur, l'esprit ?

Cher Jean Binet, je revois notre dernière rencontre. C'était à Trélex, chez vous. Vous étiez là, très malade, souffrant beaucoup, si fragile dans votre fauteuil. On eut dit en quelque sorte que vous étiez déjà loin. Mais vous n'avez cessé de parler des autres, d'eux, de leurs travaux, de leurs luttes, de leurs espoirs, vous intéressant à leurs recherches. Vous restiez prêt à défendre encore les valeurs au nom desquelles vous avez vécu,

mais gardiez le regard ouvert vers l'avenir, disponible pour accueillir ce qui pouvait surgir de neuf, n'ayant plus de pensées pour vous-même.

Pourtant, pendant un instant, j'ai surpris votre tristesse : vous saviez la douleur que vous alliez causer à des êtres chers... Vous avez jeté un mélancolique regard sur la maison que vous alliez quitter... Vous avez parlé du ballet que vous aviez rêvé d'entendre...

Nous nous sommes regardés un moment, en silence. Nous nous sommes embrassés. Vos yeux me suivaient encore quand j'ai franchi le seuil... je ne devais plus vous revoir. Mais votre souvenir est là, si vivant. Et, quand nous partirons à notre tour, votre œuvre restera où vous demeurerez tout entier, mon cher Jean Binet.

NADIA BOULANGER.

Fac-similé extrait des  
*Six Chansons du Mal au Cœur*,  
pour voix et orchestre  
(1945)

Poème de Jean Cuttat  
Musique de Jean Binet

.5.

Lent et soutenu

cor anglais  $\frac{3}{4}$

Cor  $\frac{3}{4}$

Violon & Contrebasse  $\frac{3}{4}$  *sourdines*

cor anglais *pp*

Cor *pp*

Chant *f*  
ombré-hu-mi-de ou sa-ban-don-ne la ré-ches-se de l'en-nui, long sou-ri-re de la nuit sur la *sour-dine*

Viol. 1 *pp* *sour-dine*

Viol. 2 *pp* *sour-dine*

Alto *pp* *sour-dine*

Violon Contreb. *pp* *Voelles seali*

Flûte *adca*

Hobois *p*

Clarin. *pp*

Basson *pp*

Cot. *pp*

Chant *f*  
bou-cho de per-son-ne l'ine-bis-ti-ce, énig-me, ré-va dont l'ou-ra-re

Viol. 1 *p*

Viol. 2 *p*

A. *p*

Vcl. & Cb. *pp*



Flûte *cédez...*

Hobois

Cor angl.

Clarin.

Basson

Cor

Chant  
ne re-le-ve ni l'affront ni le défi *cédez... mille nuits sur*

V. 1

V. 2

A.

Ve. alt.

Hobois *cresc.*

Cor angl. *cresc.*

Clarin. *cresc.*

Basson *cresc.*

Cor *cresc.*

Chant  
moi re-clu-sus et mor-su-res sus mer-ci d'un ser-pent aux mil-la vu- ses *re-tenu*  
à la sour-dine

V. 1 *cresc.* à la sour-dine

V. 2 *cresc.* à la sour-dine

A. *cresc.* à la sour-dine

Ve. et con. *cresc.* à la sour-dine

*enchaîné*

MY memories of Jean stretch back to the time when we were both students of Ernest Bloch, some forty years ago, in New York and then shortly afterwards in Cleveland, where we were fellow teachers as well as fellow students. Already at that time I was aware of a friend to whom I was deeply devoted, as I remained during all the years which followed.

It is never easy to capture in words the essence of a human being who has lived and whose impact has been as strong and yet as elusive as Jean's. One loved him deeply, and one was always aware of the warmth and affection which came back to one from him. In Jean's case one felt that, to a quite extraordinary degree, what he had to give sprang from a deep love of life and of human beings. This, one always felt, had its first roots in his deep identification with his native background and his native soil — with Switzerland, with Geneva, and with France, in the largest sense of all that France has given to the Western and indeed the entire world. If I may again speak very personally, I owe to Jean more than perhaps to any other person — certainly more intimately than to any



other — whatever knowledge I have of Europe itself.

To all of his personal relationships and to all of his human judgments Jean brought the gentlest irony and the profoundest kindness and generosity. The former of these most characteristic traits sprang indeed from the latter. It was with the subtlest or irony with which he would greet any tendency to presumptuous or even dogmatic assurance, in any direction whatever, and regardless of where his own predilections lay. But towards his own predilections, which he kept inviolable and which indeed were inseparable from his whole personality, he brought the same attitude as that which he held towards those of others.

His irony was in fact always an essential part of his love for human beings, and never a diminution of it. It seemed in fact an inevitable consequence of a deep and wise recognition of the fact that along with such love there must necessarily go an awareness of human foibles and an ability to regard them with composure if not with indulgence. No human being ever existed who was less capable of malice, and it was difficult if not impossible to sustain malice towards anyone whatever in Jean's presence. But his irony and his lack of malice rested on convictions which were the more impressive, and the stronger in their impact, for the complete lack of assertiveness with which he always made them felt. They were so much a part of this nature that one loved them even when, as sometimes was bound to happen, they differed from one's own.

Jean's music is above all else completely his own. Like Jean himself, it is first of all music of the countryside, of the land of Suisse Romande; music which one loves for its happy existence and its complete self-sufficiency; its complete lack of *arrière-pensée* or preoccupation with anything beyond itself. No music has ever belonged more intimately to its creator; no music has ever existed which has found its roots more profoundly in the cultural soil from which it has grown, and at the same time lived its life more serenely independent of every artificial preoccupation, including preoccupation with the *faits-divers* of the musical life of today.

This is of course only another way of saying that no music was ever more completely itself, or more truly music. It does not of course imply that Jean was ever or in any sense indifferent to, or unaware of, anything that was happening. It was always a joy to talk with him, about all of these things; a lively and stimulating exchange of impressions always took place, illuminated by Jean's complete honesty and fundamental simplicity of attitude as well as by his impeccable musical instinct and his keen musicianship and intelligence. But his music lived its own life, without constraint and without regard for anything except its own joy of living. One could, of course, speak of its exquisite taste and its unobtrusive but flawless and conscientious craftsmanship. As a fellow student and later as a friend I remember so well his own reticence in speaking of his music, a reticence which one always felt came not,

certainly, from timidity or even from *pudeur* so much as from such complete identification and self-sufficiency that to talk much about it seemed irrelevant or even obtrusive. One always knew that he was working, but one heard very little about his work until one day it, as it were, appeared like a bird from the sky, floating on its wings, and bringing always something precious and memorable.

Everything about Jean was unobtrusive because unobtrusiveness was so completely a part of his nature. He had many reticences, as anyone who knew him must be aware. His reticences seemed formidable at times, and one may well have often longed to penetrate them. But they were so much a part of him, so much a part of his unique quality, that one loved them; one learned to regard them not as forbidden but as sacred territory, and treasured his friendship the more because of them.

ROGER SESSIONS.

#### TRADUCTION

Mes premiers souvenirs de Jean remontent à une quarantaine d'années, au temps où, élèves tous deux d'Ernest Bloch, d'abord à New York puis peu après à Cleveland, nous fûmes camarades dans l'enseignement comme dans l'étude. Dès cette époque, je devinais en lui un ami auquel j'étais profondément lié, comme je le restai toutes les années qui suivirent. Il n'est jamais facile d'enclorre dans des mots l'essence d'un homme qui n'est plus et dont l'empreinte a été si forte, et pourtant si indéfinissable, que la sienne. On

l'aimait profondément et l'on était toujours certain de la chaleur et de l'affection qui nous venaient de lui en retour. Chez Jean, ce qu'il avait à donner jaillissait, à un degré tout à fait extraordinaire, d'un profond amour de la vie et des êtres. Les premières racines de cet amour, on les trouvait dans la totale appartenance de Jean à son milieu originel et au sol natal, la Suisse, Genève, la France, dans l'acceptation la plus large de tout ce que la France a apporté à l'Occident, voire au monde entier. Si je puis parler, de nouveau, de façon très personnelle, je dirai que je dois à Jean, plus peut-être qu'à tout autre, et certes plus intimement, ce que je sais de l'Europe elle-même.

A tous ses rapports humains et tous ses jugements, Jean apportait la plus douce ironie, une bienveillance et une générosité extrêmes. Le premier de ces traits provenait en fait du second. Toute tendance à des affirmations présomptueuses ou même dogmatiques — dans quelque sens que ce fût — il l'accueillait avec une subtile ironie, sans se laisser influencer par ses propres préférences. Mais envers celles qu'il gardait, inviolables, et qui étaient inséparables de sa personnalité, il avait la même attitude qu'envers celles d'autrui. En vérité, son ironie fut toujours une partie essentielle de son amour des êtres, sans jamais l'entamer. Et cela découlait de ce qu'il savait bien qu'un tel amour comporte la connaissance des faiblesses humaines et la faculté de les considérer avec calme, sinon avec indulgence. Nul ne fut jamais moins que Jean capable de méchanceté : sa présence rendait difficile sinon impossible toute malveillance envers qui que ce fût. Son ironie et absence de malice reposaient sur des convictions d'autant plus frappantes, d'une portée d'autant plus grande, que Jean nous les rendait sensibles sans jamais nous les imposer le moins du monde. Ses convictions faisaient partie intégrante de sa nature au point qu'on les aimait même quand on ne les partageait pas, ce qui était souvent inévitable.

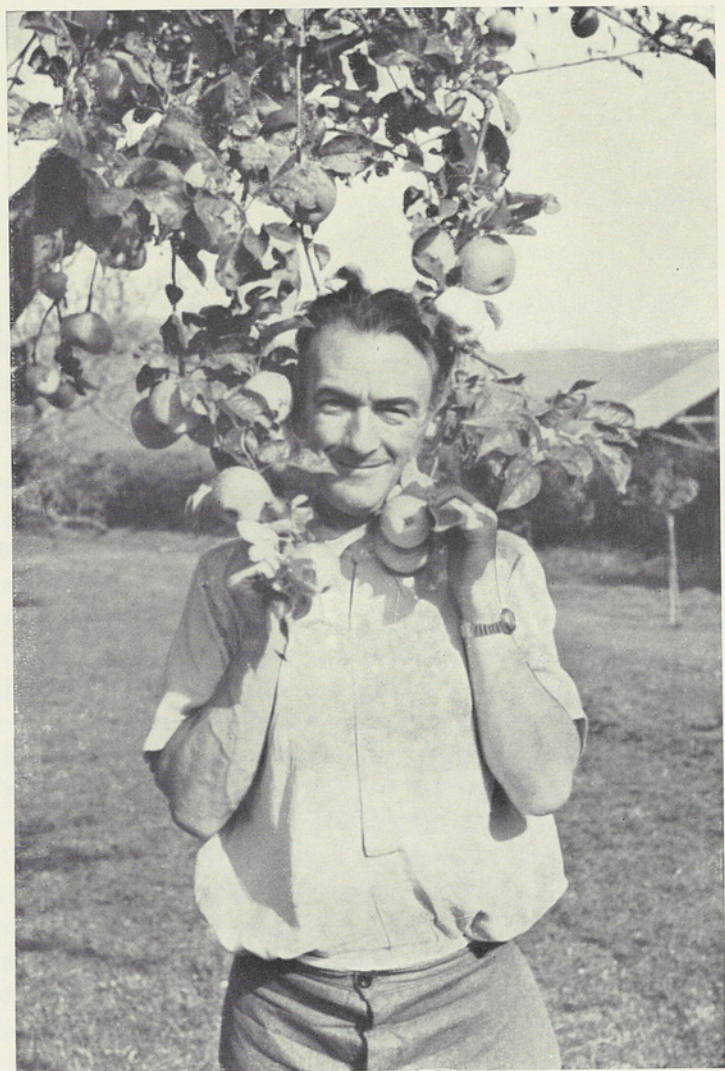
Sa musique est, avant tout, entièrement à lui. A l'image de Jean, elle est proche de la nature, née de la terre suisse romande; on l'aime pour son existence heureuse et parce qu'elle se suffit pleinement à elle-même avec une absence totale « d'arrière-pensée » ou de préoccupations extérieures.

Jamais musique n'a appartenu plus intimement à son créateur; jamais aucune n'a été à la fois plus profondément enracinée dans le terrain dont elle est issue, et plus indépendante, dans son existence sereine, de toutes préoccupations artificielles, y compris les « faits divers » de la vie musicale contemporaine.

En d'autres termes, jamais musique ne fut plus complètement elle-même et plus vraiment « musique ». Cela ne signifie évidemment pas que Jean ait jamais été indifférent ou inattentif à tout ce qui se passait. S'entretenir avec lui de toutes ces choses était toujours une joie et amenait un échange de vues animé et stimulant, illuminé par la sincérité et la simplicité foncières de Jean, comme par son instinct musical infaillible, son expérience et son intelligence aiguë du métier. Mais sa musique avait une vie propre, sans contrainte, et indifférente à tout ce qui ne concernait pas sa joie de vivre. On pourrait évidemment parler de son goût exquis et de sa maîtrise discrète et sans faille. Moi, compagnon d'études et plus tard ami de Jean, je me souviens si bien qu'il montrait de la réticence à parler de sa musique. Cela non point par timidité, certes, ou même par pudeur, mais parce qu'il s'identifiait si exactement à elle, comme se suffisant en soi, qu'il jugeait tout commentaire superflu, voire importun. On savait toujours qu'il travaillait, mais on l'entendait très peu en parler, jusqu'au jour où l'œuvre apparaissait tel un oiseau sorti du ciel, planant de ses propres ailes et qui apportait toujours quelque chose de précieux et de marquant.

Tout ce qui touchait à Jean était empreint de la discrétion inhérente à sa nature. Comme le savent tous ceux qui l'ont connu, nombreux étaient ses domaines secrets, qui paraissaient impénétrables par moments et qui souvent nous donnaient le désir de les découvrir. Pourtant, ils faisaient à tel point partie de son être, de sa qualité unique, qu'on les aimait en apprenant à les regarder comme un domaine non pas interdit, mais sacré. Et l'on n'en chérissait que davantage son amitié, comme un trésor.

ROGER SESSIONS.



A FORCE de patience, de lettres chaleureuses, d'incitations fraternelles, Jean Binet me rendit à la poésie. C'est à lui que je dois, sinon mes raisons d'être, du moins celles de renaître.

Les jeunes révoltés se préparent souvent des destinées absurdes, brûlant derrière eux leurs villes et leurs villages. Ainsi étais-je, non sans regretter la grâce. La grâce ne nous quitte pas, c'est nous qui la perdons. Elle se rend invisible comme si, d'avoir été trahie, elle se vengeait.

Je ne connaissais pas Jean Binet. Tout juste me restait-il le souvenir d'une ou deux œuvres entendues par hasard. Souvenir assez vif tout de même pour que je réponde avec enthousiasme à son projet de mettre en musique un groupe de poèmes de moi, déjà anciens, que le très cher Georges Nicole lui avait fait lire et qu'il aimait. Mes idées sur la poésie m'écartaient alors des problèmes touchant la transcription musicale d'une œuvre poétique. Un poème, pour moi, était une œuvre en soi, un peu comme une statue sur une pelouse. J'étais fort éloigné des duos, des retables à volets. Le poème, pour moi, contenait sa musique, toute la musique. Une

longue collaboration avec un musicien tendre et sensible devait progressivement faire varier mon sentiment.

Ainsi parurent *Six Chansons*, puis *Dix Chansons* qu'Hugues Cuenod chanta longtemps, et chante encore un peu partout en Europe et ailleurs.

Au cours de ses voyages professionnels, Jean Binet vint à Paris me voir à plusieurs reprises. Nous nous revîmes à Trélex, dans sa rêveuse maison des champs. Je connus sa femme, assise aux grandes orgues de son métier de tisserand, et surtout son fils François, beau flûtiste d'Épire; une famille brûlante d'art, dévorée par le démon de l'expression poétique et, par là-même, visitée par les dieux.

Les contacts directs furent assez rares. En revanche, la correspondance fut profonde et pressante.

Un peu plus tard, eut lieu, à Bâle, la première de *l'Or perdu*, grand poème que Paul Sacher dirigeait, la belle voix chaude d'Irma Kolassi flambant dans une partition d'un lyrisme déchirant.

Tout se liguaît contre moi. Sur une idée — une espèce de commande — qu'un soir Jean Binet me jeta, je me remis au travail après douze ans d'abandon. Ainsi naquirent les *Comptines de l'Oiselier*, complaintes de la quarantaine sur les rythmes de l'enfance.

Nous avions des masses de choses en travail. Ces perspectives musicales m'ouvraient des horizons insoupçonnés. Une soif inextinguible de poésie m'était venue. Je vivais une nouvelle enfance faite de ferveur et d'obsessions. Jean Binet se délectait de cette luxuriance.



Un poème oublié me revenait un ou deux ans plus tard, peuplé d'oiseaux étranges sur des portées enchantées. Ma poésie me semblait aller plus loin qu'elle-même; en s'ornant de musique, elle se dépassait.

Jean Binet m'avoua plus tard que mes poèmes lui avaient rendu autrefois le goût de chanter, lui rouvrant des jardins après une longue et désertique attente.

Ainsi vont, par chemins détournés, les choses en poésie. Notre collaboration n'en fut pas une, mais une alliance ou un alliage.

L'art de dire les vers est un problème de ton et un problème de communion. Jean Binet voulait être un traducteur, n'être que cela. Il tremblait de trahir, s'inquiétait, souffrait en attendant qu'on le rassure. Il mettait une lenteur folle à s'imbiber d'un texte, à ne plus devenir que lui, s'enfermait dans le poème jusqu'à ce que la musique en sorte comme une couvée. Alors tout était simple : la chair du poème se mettait à frissonner jusque dans ses virgules, le rythme venait dans la foulée. Le poème était dit dans sa plénitude. A l'orgueilleuse « défense de déposer de la musique le long de mes poèmes » répond cette parole d'Alain Bosquet : « La poésie est indivisible. Elle dépasse le poème, son pis-aller. » La communion de Jean Binet avec la poésie n'était pas qu'un symbole, elle s'accomplissait sous toutes les espèces, comme si la nature de sa connaissance embrassait le non-évangélisé, le barbare et le byzantin. Grâce à cette communion — à cette consubstantialité — j'ai eu la chance d'aller plus loin que moi. Grâce à ce poète complet de la musique, à ce musi-

cien discret et violent, j'ai eu le bonheur de m'entendre exister, j'ai connu la joie d'être.

Un jour, une lettre. La dernière : « J'ai été archimoche cet hiver et ce printemps... Je ne voyage plus, hélas, et ne puis plus sonner à votre porte... Qu'écrivez-vous ? Je rêve du moment où je pourrai avec délices songer à des choses plus nourrissantes... »

Alors j'ai recueilli mon ami mort, sachant que le tombeau le plus profond comme le berceau le plus tendre, c'est encore un cœur qui aime. Et nous avons poussé sur lui la pierre du tombeau. Mais, la pierre du tombeau, c'est sur nous qu'elle roule.

J E A N C U T T A T .

ERO stato invitato da André de Blonay a Ginevra per prender parte alla prima esecuzione della mia *Musica per tre pianoforti* (1935) e per dirigere alla Radio il *Divertimento in quattro Esercizi* (1934). Credo fosse l'ultimo giorno del marzo 1936 quando André mi condusse a Trélex, da Binet. Era una primavera ancora pallida; la campagna cominciava appena a tingersi di verde tenero. André doveva rientrare subito a Ginevra. Mi presentò a Jean e ci lasciò insieme per tutta la giornata.

Poche volte mi era avvenuto (e poche volte mi accadde in séguito) di passare un'intera giornata con qualcuno che soltanto ventiquattr'ore prima mi era sconosciuto e di poter continuare senza soste uno scambio di idee. Mi sembrò di aver trovato un amico. Quali i nostri argomenti di conversazione? Ricordo di aver parlato delle *Variazioni, Op. 31* di Schoenberg, che l'anno precedente tanto mi avevano impressionato a Praga; ricordo che si parlò a Lungo di Verdi. Jean aveva avuto la rivelazione verdiana durante il suo soggiorno a New York: come rimasse stupito quando

gli dissi che, anzichè in patria, a me la rivelazione verdiana era toccata a Vienna, durante un'esecuzione di *Simone Boccanegra*!

Jean mi chiese una copia della partitura del *Divertimento*, dicendomi che avrebbe voluto presentarla a « qualcuno ». Mai mi disse a chi, e soltanto anni più tardi lo seppi, e indirettamente. Il « qualcuno » era Paul Collaer, allora infaticabile direttore alla Radio Fiamminga di Bruxelles, che tanto fece per la mia generazione e per quella che precedette la mia. Collaer a me ha dato molto, come esempio, come consiglio, come aiuto. Negli anni duri, in cui bastava essere sospetto di « dodecafonìa » (tutti ne parlavano, e con scarsissima cognizione di causa) o anche essere un « simpatizzante dodecafonico » per vedersi chiuse in faccia tutte le porte, non senza essere stati alquanto ridicolizzati per di più; negli anni in cui la mia musica praticamente non veniva eseguita, Paul Collaer era il solo che regolarmente la presentava a Radio Bruxelles. Erano gli anni in cui il Dr. Goebbels aveva coniato la definizione « entartete Kunst » : ma anche fuori del territorio tedesco tale definizione faceva sentire i suoi risultati... Jean Binet, presentandomi a Paul Collaer, ha reso per anni e anni il mio isolamento sopportabile.

Prima che partissi da Ginevra Jean mi diede la partitura del suo *Quartetto*, così limpido e pulito nella sua stesura « a pastello ». Ricordo che lo lessi durante il viaggio di ritorno verso Firenze e che subito decisi di fare in modo di presentarlo in Italia. Qualche anno più tardi il mio tentativo fu coronato di successo.

Fu a Londra, nel giugno del 1938, che incontrai Jean per la seconda volta. Al Festival della S.I.M.C. egli presentava le *Danze* (a me amichevolmente dedicate), che avevo vedute, ancora *in progress*, sul tavolo del suo studio a Trélex, due anni prima. Si passò una mattinata al British Museum e per almeno un'ora si stette ammirando il fregio del Partenone e quello del Mausoleo di Alicarnasso. Non ricordo chi di noi usò il termine di « variazione ». (Nessuno di noi conosceva a quel tempo la lettera di Webern a Hildegard Jone e a Josef Humplih, datata 3 maggio 1933 : « ...ich war auch beim *Parthenon-Fries* !... Diese Konzeption ! Hier ist das genaueste Gegenstück zu unserer Kompositionsmethode: immer dasselbe in tausendfältiger Erscheinung. »)

E vennero gli anni di guerra. Nel marzo 1943 mi capitò di trovarmi a Ginevra e vi ritrovai Jean, con qualche capello grigio in più, sempre amico e sempre « umano ». Si stette a cena insieme; dopo il concerto (diretto da Ansermet) si passò un'ora in un caffè e poi ci si lasciò. Molto si parlò di guerra, di speranze per il futuro (la situazione cominciava a delinearsi chiaramente), di come si sarebbe desiderato il nuovo assetto del mondo. (Va da sé che le nostre speranze si manifestarono una volta di più troppo ottimistiche.) Jean mi accompagnò al tram, e proseguì solo verso l'albergo. Ero appena ritornato a Firenze che mi indirizzò una lettera, in cui se da un lato mi diceva la gioia di avermi incontrato, mi diceva la sua tristezza per avermi lasciato rientrare all'albergo solo, nella notte. Mi sembrò volesse dire anche qualche altra cosa, e che si esprimesse

simbolicamente — dato che le lettere erano censurate. In quegli anni la « notte » poteva essere un'altra, e molto lunga. (All'indomani di questo incontro, sperimentai, a Lugano, come il passaggio dei bombardieri diretti verso l'Italia risultasse più pauroso al di là del confine italiano, cioè dove non c'era pericolo, che durante i veri e propri bombardamenti, durante i quali non si aveva tempo né possibilità di riflettere.)

Finita la guerra, una delle prime lettere che mi giunsero fu quella di Jean. Lettera che lì per lì non mi risultò chiara. Quasi si rammaricava di essere stato « al di fuori della mischia »... Ancòra sotto l'impressione di tante sofferenze non potevo capire il suo stato d'animo, sempre così umano. Mi sembrò, più tardi, di capirlo e di dovergli dare ragione. Anche gli orrori, diceva, vanno accettati.

Ancòra una volta, nel 1949, ci si trovò — e precisamente in Sicilia. E' al Festival della S.I.M.C. che potei udire i suoi splendidi *Sei Canti* per voce maschile e pianoforte, uno degli esempi più belli di « melodie » di tutto il nostro periodo. Quanto Jean abbia goduto del suo successo non sono in grado di dire. I profumi della Sicilia avevano acutizzato la sua febbre da fieno; si sentiva infelice e lasciò l'isola magica prima che il Festival avesse termine.

I nostri contatti epistolari, per quanto irregolarmente, continuarono. E si arriva così al 15 marzo 1959.

Un'altra volta mi trovai a Ginevra, e ospite di André de Blonay. Mi disse che Jean non stava punto bene e mi portò a Trélex la domenica pomeriggio. Che Jean

non stesse bene era fin troppo evidente. Soffriva, quel giorno, eppure si faceva forza. Non l'avevo veduto per dieci anni. Ma non era ciò che si dice « invecchiato ». Sembrava che la sua spiritualità avesse preso il sopravvento e lui, bello sempre, mai era stato bello come allora. Ancòra una volta si parlò di musica e ancòra una volta mi si dimostrò curioso di tutto ciò che si fa al mondo : anche qualora non fosse d'accordo con qualche tendenza, il suo « non essere d'accordo » non era quello del pessimista. E lavorava ancòra, per quanto « au ralenti ».

Ormai era chiaro che il ciclo si chiudeva. Era cominciato a Trélex e a Trélex si chiudeva. La prima volta André de Blonay mi aveva condotto a fare la conoscenza di Jean; l'ultima volta lo stesso André mi condusse a salutare il nostro amico Jean. Ventitré anni di amicizia senza una sola incrinatura. Dei suoi successi ho goduto come dei miei; ho amato la sua musica e la amo.

Questo, e molte altre cose ancòra, ho pensato il giorno in cui mi giunse la notizia che ci aveva abbandonato per sempre. E considero un privilegio che Denise, la donna « che ebbe la fortuna di vivere accanto a un simile uomo », mi abbia chiesto di scrivere qualche riga in questa occasione.

LUIGI DALLAPICCOLLA.

## TRADUCTION

J'avais été invité par André de Blonay à Genève pour prendre part à la première exécution de ma *Musica per tre pianoforti* (1935) et pour diriger à la Radio le *Divertimento in quattro esercizi* (1934). Je crois que ce fut le dernier jour de mars 1936 qu'André me conduisit à Trélex chez Binet. C'était un printemps encore pâle; la campagne commençait à peine à se teindre de vert tendre. André devait rentrer à Genève tout de suite. Il me présenta à Jean et nous laissa ensemble pour toute la journée.

Rarement il m'était arrivé (et il m'est arrivé rarement par la suite) de passer une journée entière avec quelqu'un qui m'était inconnu vingt-quatre heures auparavant, et de pouvoir échanger avec lui, sans arrêt, des idées. Il me semblait d'avoir trouvé un ami. Quels furent les sujets de notre conversation ? Je me rappelle d'avoir parlé des *Variations Op. 31* de Schoenberg, qui m'avaient tant impressionné l'année précédente à Prague; nous nous sommes entretenus longtemps de Verdi. Jean avait eu la révélation de Verdi pendant son séjour à New York; comme il fut étonné d'apprendre que c'était à Vienne, et non dans ma patrie, que je l'avais découvert pendant une exécution de *Simone Boccanegra* !

Jean me demanda une copie de la partition du *Divertimento*, disant qu'il voulait la montrer à « quelqu'un ». Jamais il ne me dit à qui et je l'appris indirectement, des années plus tard. Ce « quelqu'un » était Paul Collaer, alors infatigable directeur de la Radio Flamande de Bruxelles, qui fit tant pour ceux de ma génération et de celle qui la précéda. Collaer me donna beaucoup : exemple, aide, conseils. Dans les dures années où il suffisait d'être suspecté de « dodécaphonie » (tous en parlaient, rarement en connaissance de cause) ou même soupçonné de sympathie à son égard, pour se voir fermer toutes les portes non sans avoir été, par surcroît, ridiculisé; dans les années où ma musique n'était pratiquement pas exécutée, Paul Collaer fut le seul qui régulièrement la présenta à Radio-Bruxelles. A cette époque, le Dr Goebbels avait inventé la définition « entartete Kunst », art dégénéré : mais cette définition avait un effet



sensible même au dehors du territoire allemand... Jean Binet, en me présentant à Paul Collaer, a rendu supportable, pendant des années et des années, ma solitude.

Avant mon départ de Genève, Jean me donna la partition de son *Quartetto* si limpide et si net dans sa rédaction « a pastello ». Je me souviens que je le lus pendant mon voyage de retour à Florence et que, tout de suite, je décidai de trouver le moyen de le présenter en Italie. Quelques années plus tard, ma tentative fut couronnée de succès.

Ce fut à Londres, en juin 1938, que je rencontrai Jean pour la deuxième fois. Au Festival de la S.I.M.C., il présentait les *Danses* (il me les avait amicalement dédiées) que j'avais vues encore inachevées sur la table de son studio de Trélex, deux ans auparavant. Nous passâmes une matinée au British Museum et, pendant une heure au moins, nous admirâmes la frise du Parthénon et celle du Mausolée d'Halicarnasse. Je ne me rappelle pas lequel de nous se servit du terme « variations ». (Ni lui ni moi ne connaissions à ce moment la lettre de Webern à Hildegard Jone et à Josef Humplih, datée du 3 mai 1933 : « J'étais aussi devant la frise du Parthénon !... Quelle conception ! C'est l'exacte contrepartie à nos méthodes de composition : toujours la même chose en mille apparitions. »)

Vinrent les années de guerre. En mars 1943, je me trouvais à Genève et j'y revis Jean, avec quelques cheveux gris de plus, toujours amical et toujours « humain ». On dîna ensemble; après le concert (dirigé par Ansermet), on passa une heure dans un café, puis on se quitta. Nous parlâmes beaucoup de la guerre, de nos espérances pour l'avenir (la situation commençait à se dessiner clairement), des vœux que nous formions pour le nouvel ordre du monde. (Bien entendu, nos espérances devaient se révéler une fois de plus trop optimistes.) Il m'accompagna jusqu'au tram et je poursuivis seul vers l'hôtel. J'étais à peine de retour à Florence qu'il m'adressa une lettre dans laquelle il me disait sa joie de m'avoir rencontré, et aussi sa tristesse de m'avoir laissé rentrer à l'hôtel, seul dans la nuit. Il me sembla qu'il voulait me dire encore autre chose et qu'il s'exprimait symboliquement, étant donné que les lettres étaient censurées. En ce temps, la « nuit » pouvait être autre qu'à l'ordinaire, et

très longue. (Le lendemain de cette rencontre, je pus me rendre compte, à Lugano, que le passage des bombardiers en route vers l'Italie était plus effrayant au delà de la frontière italienne, c'est-à-dire où il n'y avait pas de danger, que devant les véritables bombardements, pendant lesquels on n'avait ni le temps ni la possibilité de réfléchir.)

La guerre finie, une des premières lettres que je reçus était de Jean. Sur le moment, elle ne me parut pas claire. Il se chagrinait d'avoir été en dehors de la bagarre. Encore sous l'impression de tant de souffrances, je ne pouvais comprendre son état d'âme, toujours si humain. Plus tard, il me sembla le comprendre, et savoir lui donner raison. « Il faut, disait-il, accepter aussi les erreurs. »

Une fois encore, en 1949, on se retrouva, en Sicile précisément. C'est au Festival de la S.I.M.C. que j'ai pu entendre ses splendides *Sei Canti* pour voix d'homme et piano, un des plus beaux exemples de mélodies de toute notre époque. Jusqu'à quel point Jean aura joui de son succès, je ne suis pas en mesure de le dire. Les parfums de la Sicile avaient rendu sa fièvre des foins plus aiguë, il se sentait malheureux et quitta l'île magique avant la fin du Festival.

Nos contacts épistolaires, quoique irréguliers, continuèrent. Et nous arrivons ainsi au 15 mars 1959.

Encore une fois, je me trouvais à Genève, hôte d'André de Blonay. Il me dit que Jean ne se portait pas du tout bien et me conduisit à Trélex le dimanche après-midi. Que Jean ne se portât pas bien, cela n'était que trop évident. Il souffrait ce jour-là et, pourtant, essayait de se dominer. Je ne l'avais pas vu depuis dix ans, mais il n'avait pas vieilli, à proprement parler. Il semblait que sa spiritualité eût pris en lui le dessus et lui, toujours si beau, ne l'avait jamais été comme alors. Encore une fois on parla musique, encore une fois il se montra curieux de tout ce qui se faisait dans le monde : même quand il n'approuvait pas certaines tendances, son « Je ne suis pas d'accord » n'était pas celui d'un pessimiste. Et il travaillait encore, quoique au ralenti.

Désormais, il était clair que le cycle se fermait. Il s'était ouvert à Trélex et, à Trélex, il se fermait. La première fois, André de Blonay m'y avait conduit pour faire la connaissance de Jean, la dernière fois le même André m'y conduisit

pour saluer notre ami Jean. Vingt-trois années d'amitié sans une seule fêlure. Je me suis réjoui de ses succès comme des miens; j'ai aimé sa musique et je l'aime.

J'ai pensé à cela et à beaucoup d'autres choses encore, le jour où m'arriva la nouvelle qu'il nous avait quittés pour toujours. Et je considère comme un privilège que Denise, la femme « qui eut la chance de vivre à côté d'un homme comme lui », m'ait demandé d'écrire quelques lignes, à cette occasion.

LA destinée voulait que Jean Binet vécût à Trélex. Ses études avec Jaques-Dalcroze et Ernest Bloch, son séjour en Amérique, ses années d'enseignement en Belgique n'étaient que les sentiers un peu sinueux qui devaient l'amener définitivement vers ce village vaudois dans le cimetière duquel il repose désormais face aux montagnes que son regard rêveur caressait journellement. Il était écrit également que le propriétaire qui lui céda son petit domaine ne le ferait qu'après s'être assuré que Jean Binet était capable d'en entretenir la flore de ses propres mains.

Car la musique que portait en lui Jean Binet attendait de telles circonstances pour s'épanouir. Son œuvre, en effet, n'est autre qu'un bouquet de fleurs rares cultivées à l'écart du bruit. Mais c'est aussi l'œuvre d'un poète, d'un méditatif passionnément ouvert pourtant au spectacle du monde.

Jean Binet a volontairement renoncé à aborder de grandes formes musicales. Ses œuvres ont pour titres : *Prélude symphonique*, *Divertissement*, *Petit Concert*, *Sonatine*, *Pièce*, *Menu-propos*... Il aimait à condenser ses sentiments et impressions dans un cadre à la mesure de la discrétion avec laquelle il les exprimait. Il ne pou-

vait toujours retenir pourtant certains accents poignants qui laissaient deviner, chez cet être resté, même pour ses proches, assez secret, un fond de nostalgie. Je pense notamment à ces *Chansons du Mal au cœur* ou de *L'Or perdu* dont les textes de Jean Cuttat lui ont inspiré une musique qui est foncièrement pathétique. Je pense également à cet admirable mouvement lent du *Quatuor à cordes* qui, entre deux allegros très bondissants — dont le second est visiblement inspiré par la rythmique dalcrozienne — constitue une méditation si émouvante.

Ouvert au monde, Binet l'était de tout son cœur. Il l'a prouvé par ses activités nombreuses sur le plan social. Secret, oui, mais non replié sur lui-même et nullement égocentrique, tel il était en effet. Cordial avec ses amis paysans, comme il l'était avec ses confrères citadins, il a chanté leur âme à travers de nombreuses œuvres populaires. Il a exalté le sentiment religieux, celui de la patrie. Il s'est penché sur la sensibilité enfantine. Il a animé des ballets, illustré des œuvres dramatiques et n'a négligé ni les voies de la technique radio-phonique ni celle du film sonore.

Dans tous ces domaines, Jean Binet restait toujours typiquement lui-même; maître d'un métier raffiné, mais ennemi de toute spéculation ou recherche problématique, comme il était ennemi de toute prétention à développements cérébraux, soucieux avant tout de parcimonie, d'équilibre et de distinction. Esprit très latin, donc, et nourri incontestablement d'impressionnisme français, mais marqué pourtant — même s'il était lointain chez lui — par ce fond d'angoisse inséparable de

nos artistes romands et qui conférait à sa musique sa densité très particulière.

J'ai devant les yeux, au-dessus de ma table à écrire, une des dernières photos de Jean Binet. Il a ce sourire à la fois tendre et ironique, cet air légèrement emprunté et surtout ce regard perdu dans le lointain vers quelque horizon chimérique...

C'est cette image que je revois lorsque je réentends l'une ou l'autre de ses œuvres. Lesquelles choisir dans sa production ? Je ne sais. Mon souvenir s'arrête à l'une ou l'autre de ses pièces symphoniques : la *Musique de Mai*, la suite *Le Printemps* — qu'Ansermet fit entendre récemment au pied de l'Acropole — ses *Trois pièces pour orchestre à cordes* que Binet commenta encore au micro de Radio-Genève peu avant sa mort — et c'est sans doute la dernière de ses œuvres symphoniques qu'il entendit exécuter. Dans sa production instrumentale, je pense à son *Divertissement* pour violon et piano ou orchestre, à sa *Sonate brève* pour violon et piano et surtout à ce remarquable *Quatuor à cordes* qui date de 1927 déjà. Il faudrait relever nombre de ses œuvres vocales inspirées par Clément Marot, par Ramuz, Apollinaire, Jean Cuttat ou par des textes en langue romanche. Quant à son répertoire choral, il est vaste et restera au programme des associations les plus diverses, qu'elles soient de caractère populaire ou spécialisées.

Aux uns comme aux autres, la musique de Jean Binet apportera toujours une bouffée de vraie poésie.

FRANZ WALTER.

JEAN BINET

*als Präsident der Schweizerischen Gesellschaft  
der Urheber und Verleger (Suisa)*

MIT Jean Binet hat die Suisa ihren Präsidenten verloren.

Die Suisa ist bekanntlich jene schweizerische Autorengesellschaft, die mit ihren sämtlichen Schwester-gesellschaften des Auslands durch Verträge auf gegenseitige Verwaltung von Urheberrechten verbunden ist, eine Gesellschaft also, welche — übrigens unter Aufsicht des Bundesrates — eine grosse politische und kulturelle Verantwortung zu tragen hat.

Die Autorengesellschaften trachten danach, an ihre Spitzen Persönlichkeiten zu berufen, welche nach Herkunft, Beruf und Berufung geeignet erscheinen, diese zu präsidieren.

Seit der Gründung der Rechtsvorgängerin der Suisa im Jahre 1924, der Schweizerischen Gesellschaft für Aufführungsrechte, präsierte der Gründungs- und Ehrenpräsident der Suisa, Carl Vogler, die Schweizerische Autorengesellschaft bis zu seinem Heimgang, welcher sich am 17. Juni 1951 erfüllte. Als man hierauf nach einem würdigen Nachfolger Carl Voglers Ausschau hielt, drängte es sich auf, Jean Binet zu bitten, Würde und Bürde eines Präsidenten der Suisa zu übernehmen.

Jean Binet war seit dem Jahre 1937 in ununterbrochener Folge bereits Vorstandsmitglied des Schweizerischen Tonkünstlervereins, auf welchen die Initiative zur Gründung einer Schweizerischen Autoren-gesellschaft zurückgeht. Was lag deshalb näher, als diesen nun auch in Verwaltungsgeschäften erfahrenen, über unsere Landesgrenzen hinaus bekannten, feinsinnigen Komponisten an die Spitze der Suisa zu berufen, d.h. an die Spitze einer Gesellschaft, für welche unter Carl Vogler die politischen Voraussetzungen zu ihrem Bestehen geschaffen worden waren, und der sich nun die Aufgabe stellte, sich des Erreichten durch dessen Konsolidierung und dessen Ausbau würdig zu erweisen.

Es bleibt Jean Binet unvergessen, dass er diesem Ruf Folge leistete. Aeusserst sensibel, seiner Natur nach vorab der schöpferischen Tätigkeit als Komponist verpflichtet, geschah dies nicht ohne Zögern. Aber was seine Umgebung von ihm erwartete, erfüllte sich aufs schönste. Wohl lag es Jean Binet nicht, seine Persönlichkeit in den Dienst einer straffen Führung von Kommissionen, des Vorstandes oder der Generalversammlungen der Suisa zu stellen. Dagegen erwies er sich in anderen Beziehungen als der geborene Präsident: Mit nie erlahmendem Willen hielt er sich bis zu letzten Stunde seines Lebens über alle Probleme, welche die Suisa bewegen auf dem laufenden und kontrollierte deren Handlungen im Hinblick auf deren Uebereinstimmung mit seiner vornehmen Auffassung des Verwaltens und Helfens. Seine Menschenkenntnis erlaubte es ihm, da bedingungsloses Vertrauen zu gewähren, wo



er dieses als verdient erachtete, aber auch kein Hehl daraus zu machen, wenn er bei irgendeiner Person oder in irgendeiner Frage einen Widerspruch zu seiner eigenen Auffassung feststellen musste, einer Auffassung, welche immer und jederzeit jene der Güte und des Verstehens, vor allem der Nöte war, welche die unausweichlichen Begleiter künstlerischen Schaffens sind.

Es ist nicht selbstverständlich und deshalb umso erfreulicher, dass diese Qualitäten Jean Binet's bald nach seiner Uebernahme der Präsidentschaft der Suisa auch durch die ausländischen Kollegen erkannt wurden. Von 1948 bis 1956 erfüllte er mit dem ihm angeborenen Takt, zu dem sich seine Auslandserfahrungen und nicht zuletzt seine ungewöhnlichen Sprachenkenntnisse gesellten, den Posten eines Vizepräsidenten der II. Föderation der « Fédération des droits d'exécution » der « Confédération Internationale des Sociétés d'Auteurs et Compositeurs (C.I.S.A.C.) ». Für die Wertschätzung, welche sich Jean Binet auch in diesen Kreisen zu erwerben vermochte, zeugen die vielen, höchst persönlichen Beileidsbriefe, welche die Suisa nach dem Heimgang ihres Präsidenten erhalten durfte.

Jean Binet wurde zum Ausdruck der trotz allem noch lebendigen Tatsache, dass Hauptvoraussetzungen zum Führen charakterliche Eigenschaften, Kenntnisse kraft eigenen Tuns zur Bereicherung der anvertrauten Güter, und nicht zuletzt das gütige Wohlgefallen am Menschen sind.

Diese Feststellung erscheint in unseren Tagen nicht

mehr selbstverständlich, und es ist eines der Verdienste Jean Binet's, und sicher nicht das letzte, dass er uns diese Wahrheit einmal mehr vorlebte.

ADOLF STREULI.

#### TRADUCTION

En Jean Binet, la *Suisa* a perdu son président.

La *Suisa*, on le sait, est la société suisse des auteurs qui est liée à toutes ses sociétés sœurs étrangères par des contrats réglementant l'administration réciproque de droits d'auteur; elle doit donc assumer — d'ailleurs sous la surveillance du Conseil fédéral — d'importantes responsabilités tant politiques que culturelles.

Les Sociétés d'auteurs s'efforcent, dans le choix de ceux qu'elles placeront à leur tête, de faire appel à des personnalités que leur origine, leur profession et leur vocation semblent rendre particulièrement aptes aux fonctions de président.

Depuis la fondation, en 1924, de « l'Association suisse pour la représentation des droits d'exécution », prédécesseur de la *Suisa* du point de vue juridique, cette dernière fut dirigée par Carl Vogler, président fondateur et président d'honneur, jusqu'à sa mort, le 17 juin 1951. Lorsqu'on lui chercha un successeur digne de lui, le choix de Jean Binet s'imposa pour assumer le lourd honneur de la présidence.

Depuis 1937 et sans interruption, Jean Binet était membre du Comité de « l'Association des Musiciens Suisses », à qui revient l'initiative d'avoir fondé la société suisse d'auteurs. Qu'y avait-il donc de plus naturel que d'appeler ce compositeur sensible, connu bien au delà de nos frontières et désormais très familiarisé avec les questions d'administration, à la tête de la *Suisa* ? Sous Carl Vogler, les conditions politiques nécessaires à la création de cette société avaient été réunies; elle allait maintenant s'efforcer de se montrer digne des résultats obtenus en les consolidant et en les élargissant.

Jean Binet répondit à cet appel, jamais on ne l'oubliera.

Sensible à l'extrême, de par sa nature même profondément loyal à l'activité créatrice du compositeur, il ne le fit pas sans hésitation. Mais il sut répondre admirablement aux espoirs de son entourage. Certes, Jean Binet n'aurait pu mettre sa personnalité au service d'une administration rigide des commissions, de la direction ou des assemblées générales de la Société. En revanche, il se révéla un président-né, dans d'autres domaines.

Avec une volonté infatigable, il se tint jusqu'à ses derniers jours au courant de tous les problèmes affectant la *Suisa* s'assurant que leur solution était conforme à sa conception élevée de l'administration et de l'assistance. Sa connaissance de l'homme lui permettait de faire toute confiance là où cela lui paraissait justifié, mais il ne craignait pas d'exprimer son opinion lorsqu'il constatait chez quelqu'un ou à propos d'un problème quelconque une contradiction avec sa propre façon de penser; celle-ci, empreinte de bonté et de compréhension, était avant tout pleinement consciente des nécessités qui accompagnent inévitablement la création artistique.

Peu de temps déjà après qu'il eut accédé à la présidence, les collègues étrangers de Jean Binet eux-mêmes surent reconnaître ses qualités. De 1948 à 1956, il remplit avec son tact inné, auquel s'ajoutaient les expériences acquises à l'étranger et ses extraordinaires connaissances linguistiques, le poste de vice-président de la « Fédération des Droits d'Exécution » de la « Confédération Internationale des Sociétés d'Auteurs et Compositeurs (C.I.S.A.C) ». Les nombreuses lettres de condoléances, de caractère si personnel, qui parvinrent à la *Suisa* à la mort de son président prouvent abondamment combien Jean Binet sut se faire apprécier dans ces milieux.

Les qualités essentielles du chef — Jean Binet en a été le vivant symbole — sont des qualités de caractère, la science acquise par soi-même pour enrichir les biens qui vous sont confiés et enfin, et surtout, un plaisir plein de bonté au contact des autres humains.

Cette constatation ne paraît plus évidente de nos jours, et cela aura été l'un des mérites de Jean Binet, et non le moindre, d'avoir incarné pour nous cette vérité.



## A ERNEST ANSERMET

**L**E Cercle de la Presse et des Amitiés étrangères a souhaité qu'un musicien vous adressât quelques mots ce soir, comme si vous aviez besoin d'un ambassadeur auprès de ce public qui est le vôtre. Je le remercie de l'honneur qu'il me fait en me confiant cette mission, à la fois agréable et périlleuse pour moi. Agréable parce qu'il s'agit de vous rendre hommage, périlleuse parce que je suis tout sauf un orateur; n'étant guère bavard, j'écoute mieux que je ne parle. Je ne tiens pas d'ailleurs à me donner le ridicule d'apprendre à ceux qui vous entourent ici qui vous êtes, ce que vous avez fait. Ils le savent tous comme je le sais, et mieux encore. Vous expliquer m'entraînerait sur des chemins où je ne m'aventure qu'avec la plus grande prudence (je suis d'ailleurs toujours prudent lorsqu'il s'agit d'écrire ou de parler.) Une phrase lue dans une revue musicale, récemment, me le rappelle; on y disait que : « Souvent le musicien ne manifeste son intelligence que s'il parle le langage des sons; s'il aborde le monde des concepts, il redevient un homme banal. » J'ai horreur de cette banalité-là.

---

Discours prononcé au Cercle de la Presse, le 23 octobre 1946.

*Aussi placerai-je mes quelques paroles sous le signe de deux sentiments que je ne crois pas être banals : la gratitude et l'amitié. Ainsi, vous n'aurez pas à craindre que je dise des bêtises.*

*Ce que vous avez fait, on l'a dit et écrit, on a même réuni en un volume des témoignages venant de personnalités les plus diverses et les plus qualifiées. Les amis qui vous fêtent ce soir sont encore autant de témoins du labeur considérable que vous avez accompli pendant plus de vingt-cinq années; et vingt-cinq années qui comptent parmi les plus importantes dans l'évolution du langage musical.*

*Vous avez, par vos programmes et vos exécutions, contribué à former le goût de votre public, vous avez sans cesse stimulé sa curiosité en l'accoutumant aux œuvres nouvelles, où les tendances les plus diverses sont représentées.*

*Tout cela, vos auditeurs en sont bien persuadés. Ils le manifestent ce soir, par exemple, avec une chaleur que l'on aimerait trouver souvent dans la salle de concert. Car c'est un curieux public que le nôtre; il est bien déconcertant, par ses faveurs, ses réticences, ses froideurs. Il prétend à l'indépendance de son jugement, mais il lui arrive aussi d'accorder ce jugement sur le « la » qu'on lui tend ! Il sait cependant être fidèle, généreux, et va même, de temps à autre, jusqu'à donner aux musiciens cette adhésion totale sans laquelle ceux-ci ne sauraient accomplir leur mission. C'est un public cultivé, qui n'est pas rétrograde. S'il est retardataire, c'est parfois entre 8 h. 25 et 8 h. 35 ! Bref, il est un peu redou-*

*table, et redouté des musiciens mêmes, qui en sont issus.*

*Mais tout public se renouvelle, et vous avez estimé qu'il fallait préparer la jeunesse à en faire partie. C'est pourquoi, avec le précieux appui de la Radio et grâce aux moyens dont elle dispose, vous avez entrepris l'initiation musicale des jeunes, dans des causeries qui sont vraiment uniques en leur genre. Passant du conférencier au chef d'orchestre, vous pouvez ainsi illustrer les commentaires les plus convaincants, avec votre orchestre, au studio, entouré de jeunes filles et de jeunes gens aussi captivés qu'enthousiastes. Souhaitons que vous puissiez poursuivre cette œuvre et que notre jeunesse sache toujours garder cet enthousiasme qu'elle ne se fait pas faute de témoigner. Voilà, n'est-il pas vrai, encore une raison de vous être reconnaissant.*

*Mais, cela, personne ne l'ignore. Combien d'auditeurs, en revanche, se doutent-ils de ce que représente l'élaboration d'un programme, la préparation d'un concert, l'étude d'une œuvre nouvelle ?*

*Savent-ils combien cela demande de recherches, de méditations ? Chaque fois qu'il reprend une œuvre, même archi-connue, le chef doit faire la somme de ses expériences précédentes, se remettre à l'étude de sa partition. Mais n'est-ce pas aussi un des plus merveilleux pouvoirs de la musique que d'offrir, à chaque exécution, la possibilité de nouveaux aspects ? Bien avant de mettre moi-même des notes sur des portées, j'ai vu Ansermet au travail, assisté à la naissance de tant d'œuvres marquantes de notre époque, et cela aussi au sein de l'orchestre, où il me confiait jadis quelque partie,*

ce qui n'allait du reste pas toujours sans peine ni sans terreur ! Il poussait le raffinement jusqu'à placer directement sous son pupitre le petit instrument à clavier que nous nommons « celesta », pour s'assurer que j'en laisserais échapper les gouttelettes sonores au bon moment ; mais je m'y blessais cruellement les doigts pendant que nous jouions *Ma Mère l'Oye*. Et, lorsqu'il s'agissait de placer un coup de cloche dans *Iberia*, c'était encore une autre affaire ! Tout allait si vite que le morceau était déjà fini tandis que je comptais encore mes mesures. Toutes ces œuvres, qui, maintenant, nous paraissent si simples, si claires, avaient alors pour nous des mystères insondables. Si elles nous semblent faciles aujourd'hui, c'est grâce au travail sans cesse recommencé du chef et de ses musiciens.

Il en a sans doute été toujours ainsi. L'autre jour, Robert Casadessus me racontait avoir assisté une fois à une répétition d'un concerto de Liszt en compagnie d'un des derniers élèves du maître. Comme il lui demandait si une exécution actuelle était comparable à celles auxquelles Liszt lui-même participait, on lui répondit que, de ce temps-là, non seulement l'orchestre était incapable de jouer l'accompagnement comme nous l'entendons aujourd'hui, mais encore que Liszt n'arrivait pas à jouer correctement sa partie !

Mais savez-vous bien, Mesdames et Messieurs, ce que cela signifie, pour le compositeur en herbe, de poser un beau jour sa partition sur le piano du chef ? Cette partition qui lui a donné tant de mal, où il a cru mettre le meilleur de lui-même ? C'est, tout à coup, son être



le plus intime qu'il faut soumettre à un regard inquisiteur et inexorable. Ce musicien que vous prenez pour un rêveur (et qui l'est, soyez-en certain) doit cependant, dans son écriture, avoir la rigueur, la précision d'un comptable, sinon le doigt suivant le regard inquisiteur et inexorable se sera vite posé sur le passage douteux ou imprécis. Et l'on s'apercevra que tel endroit où l'on croyait entendre chanter des violons sera mieux rendu par des flûtes, tel fragment que l'on croyait devoir être d'une insurpassable beauté sonnera misérablement, à cause d'une disposition orchestrale défavorable. Ces instants parfois cruels, mais combien salutaires, je les ai vécus souvent grâce à Ernest Ansermet, à sa perspicacité miraculeuse, à sa profonde connaissance du langage musical. Nul ne peut se rendre compte, s'il ne l'a vu, avec quel instinct de sourcier il sait trouver le cheminement d'une idée musicale, comment, en quelques instants, il sait la rendre claire pour chacun de ses musiciens. Et quel moment, pour le compositeur, lorsque, un matin, il voit ses feuilles sur les pupitres de l'orchestre, sachant que, dans un instant, par la vertu d'une baguette magique, tous ces signes vont laisser échapper le mystère qu'ils emprisonnent ! Cette minute-là, nulle exécution publique ne la peut remplacer ; c'est la récompense de bien des peines et des déboires.

L'on conçoit que celui qui, au cours des années, nous donna ces joies — et, Dieu merci, non seulement avec nos propres partitions, mais avec celles de tous les musiciens de notre temps — aie bien mérité notre reconnaissance. Et ils sont rares ceux qui, comme Ansermet,

*possèdent cet instinct de devin; combien de chefs n'y voient rien, et ne savent par quel bout prendre une musique nouvelle. Et, de plus, cela exige du courage, un désintéressement renouvelé. Je m'en assure lorsque j'entends des amis musiciens en Suisse même, et partout à l'étranger, nous envier « notre » Ansermet. Mais n'est-il vraiment qu'à nous ? Ce serait le diminuer singulièrement ! Non, il est l'homme de confiance de toute une génération.*

*Au cours de cette longue guerre, combien de fois ses concerts, radiodiffusés par Sottens, n'ont-ils pas apporté du réconfort à ceux qui vivaient dans l'oppression.*

*Nous, en Suisse, nous savons le prix de sa présence, et combien son dynamisme est salutaire. Ces contacts répétés ont créé entre Ansermet et nous des liens que les années ont singulièrement transformés et resserrés.*

*Il fut d'abord notre guide, quasi paternellement; puis il est devenu notre ami. Notre seul souci serait de le décevoir et de ne pas nous montrer dignes de la confiance qu'il nous témoigna.*

*Puisque nous lui devons de posséder ici cet orchestre, qu'il a patiemment — ou impatiemment — amené au degré de qualité que vous savez, orchestre dont chaque membre est un musicien parfait, pour toutes les raisons que je vous ai dites, en votre nom comme au nom des musiciens, je lui dis : « Merci pour ce que vous avez fait, pour ce que vous faites et ferez longtemps encore. »*

# Table

## *A Jean Binet*

	<i>Pages</i>
Jacques Chenevière. . . . .	7
Ernest Ansermet . . . . .	13
Frank Martin . . . . .	15
Nadia Boulanger . . . . .	19
Roger Sessions . . . . .	23
Jean Cuttat . . . . .	29
Luigi Dallacipollá . . . . .	33
Franz Walter . . . . .	43
Adolf Streuli . . . . .	47
Jean Binet à Ernest Ansermet . . . . .	53

Photos : M. Galopin, Genève

Photo-Press, Zurich (Jean Binet au piano)

Imprimerie du Courrier de La Côte, S.A., Nyon